



Good Bye Lenin !

de Wolfgang Becker

Fiche technique

Allemagne - 2002 - 1h58

Réalisateur :

Wolfgang Becker

Scénario :

Bernd Lichtenberg

Image :

Martin Kukulka

Montage :

Peter R.Adam

Musique :

Yann Tiersen

Interprètes :

Daniel Brühl

(Alex)

Katrin Sass

(la mère)

Chulpan Khamatova

(Lara)

Maria Simon

(Ariane)



Résumé

Alexandre a 21 ans, et il est incapable de s'envoler vers sa propre vie. Au moment où son pays, l'Allemagne de l'Est, fête sa liberté et la réunification avec son homologue de l'Ouest, sa mère sombre dans le coma. Lorsqu'elle se réveille, les médecins préviennent qu'un choc émotionnel trop fort pourrait lui être fatal. Aussi, Alex redécore l'appartement tel qu'il était, cherche des aliments vendus dans l'ancienne RDA et fabrique de faux journaux télévisés (et propagandistes). Il

«reconstitue» son enfance et cherche à fabriquer la passerelle vers sa vie d'adulte, avec Lara, mais aussi en allant chercher son père, quelque part à l'Ouest. Tout se passerait bien si la mère d'Alex ne commençait à avoir des doutes...

Critique

Remarqué au Festival de Berlin en février 2003, plébiscité par le public allemand (plus de six millions d'entrées depuis sa sortie), ce film est devenu l'étendard ciné-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

matographique d'une nostalgie pour l'ex-Allemagne de l'Est qui tourne au phénomène de société (*Le Monde du 14 août 2003*). Le troisième long métrage de fiction de Wolfgang Becker est aussi et surtout une comédie bien trussée. La formule gagnante de **Good Bye Lenin !** réside dans la juxtaposition d'un vieux truc narratif (le voyage dans le temps, ses fertiles décalages) et d'un engagement très actuel (l'altermondialisme revu à l'aune particulière de l'histoire allemande).

(...) Les trésors d'ingéniosité déployés par Alex passent par la remise en état à l'identique de l'appartement, le retour vestimentaire à la mode est-allemande, le transvasement méticuleux des nouvelles conserves dans les récipients de marques désormais disparues, le travestissement des gamins du quartier en pionniers socialistes et autres joyeuses fredaines. Mais ils atteignent un sommet avec l'installation d'une télévision dans la chambre de sa mère, secrètement reliée à un magnétoscope alimenté en faux programmes d'actualité made in RDA.

A mesure que les signes du changement filtrent involontairement jusqu'à la mère, ceux-ci se voient aussitôt transformés en autant de témoignages de triomphe du socialisme. C'est ainsi que les foules franchissant le mur de Berlin en direction de l'Ouest deviennent des réfugiés impérialistes venant trouver asile à l'Est. Outre la dimension évidemment parodique de ces bandes, qui ne manquent pas de rappeler le style vermoulu et ringard de l'idéologie d'Etat, la réflexion porte ici sur l'ambiguïté des images, tout à la

fois traces fidèles de la réalité et matière à un constant trafic, dont la propagande communiste se fit une insigne spécialité.

Good Bye Lenin ! ne se contente pas cependant de cette facilité rétrospective, mais suscite - en stigmatisant au passage le mercantilisme cynique et vulgaire de la démocratie libérale, et aussi bien sa capacité à trafiquer identiquement les images - une certaine nostalgie pour une époque où les hommes pouvaient encore, au risque de se tromper, croire en quelque chose.

Servie pas de bons acteurs et par l'ingéniosité de son scénario, cette farce désillusionnée pose, en termes philosophiques, la question de savoir s'il vaut mieux vivre du fol espoir d'obtenir un jour la commande d'une Trabant, ou assouvir sans délai son désir de conduire une Mercedes. La réponse à cette question désespérante compte moins que le fait qu'elle soit posée aujourd'hui par un réalisateur d'une Allemagne réunifiée où les lendemains n'en finissent pas de déchanter.

Jacques Mandelbaum

Le Monde - 10 septembre 2003

Tout se passa à une vitesse hallucinante. Dans la nuit du 9 au 10 octobre 1989, le Mur est tombé, et dans les semaines qui ont suivi des millions de personnes ont littéralement changé de planète. **Good Bye Lenin...** Mais la camarade Christiane Kerner, une militante émérite vivant à Berlin-Est, n'en a rien su. Depuis la veille, elle était dans le coma. (...) L'Histoire joue d'emblée un rôle

essentiel dans ce film. Mais rien n'y est plus décisif que l'amour d'un fils pour sa mère. **Good Bye Lenin !** est d'abord une belle démonstration de l'art et la manière de mêler avec légèreté l'intime et l'universel, le destin d'un peuple déboussolé et celui, tout aussi problématique, d'une famille aux abois...

Quand Christiane Kerner va rouvrir les yeux, huit mois plus tard, il ne reste plus rien de cette «patrie socialiste» dont elle demeurerait, avec une désarmante sincérité, l'avocate idéaliste. A Berlin-Est, on a procédé à un frénétique nettoyage par le vide. Sur les façades des immeubles où flottaient les immenses bannières écarlates célébrant le 40e (et dernier) anniversaire de la RDA se déploient désormais des publicités géantes pour Coca Cola. En huit mois, on a bazardé, liquidé, mis au rebut tout ce qui renvoyait à «l'ancien monde», et en particulier le moche, le tarte, le ringard, cette empreinte supposée indélébile du régime défunt sur le quotidien de chacun. Changer de vie, c'était aussi, symboliquement, se débarrasser des papiers peints marronnasses et des chandails made in Bulgaria...

Les médecins ayant averti Alex, le fils de Christiane, que le moindre choc émotionnel pouvait lui être fatal, comment lui cacher l'in vraisemblable vérité ? A partir de cette donnée qu'on peut prendre, d'abord, pour un simple «truc» scénaristique, **Good Bye Lenin !** va développer une cascade de péripéties, où la satire pointilliste d'un système totalitaire ossifié jusqu'au ridicule fait contrepoids aux désillusions nées du trop brutal basculement collectif des Ossis.

Cette mère si fragile, il s'agit d'organiser sa survie par la plus aléatoire des méthodes : en inventant un énorme mensonge. En clair, Alex décide de faire revivre une RDA disparue, vola-

tilisée, de réinventer entre les quatre murs d'une chambre un microcosme conforme à la vision de sa mère. On ne dévoilera pas à quelles improvisations funambules le fils recourt pour mener à bien son ingénieux travail de «reconstitution historique». Reconstruire la société est-allemande à l'identique, c'est aussi simple et aussi compliqué, donc aussi drôle, que de partir en chasse d'une marque de cornichons est-allemande disparue des supermarchés de la nouvelle Allemagne... La comédie change d'échelle quand Alex décide de se servir de la télévision pour peaufiner l'illusion. Bricoler une actualité fictive dans de pseudo-journaux télévisés avec présentateur récitant les vérités truquées du catéchisme socialiste : cela devient du grand art. La télé, c'est l'arme absolue d'Alex, et le réalisateur de **Good Bye Lenin !** s'en sert pour une savoureuse illustration du pouvoir de l'image quand il ne reste qu'elle pour faire croire à une réalité qui n'existe plus.

Comment rendre plus vrai que vrai ce qui n'était qu'un leurre mis en scène par la machine de propagande du Parti ? Tout se passe comme si Alex réinventait, sans le chercher, cet ordre ancien où l'on manipulait l'information avec la complicité plus ou moins consentante des figurants (ici les voisins de palier) «jouant» à acclamer les bienfaits du régime. Au comble d'une inspiration débridée, il ira jusqu'à changer radicalement le sens de la chute du Mur en une parodie carrément absurde des contrevérités distillées par un régime en déroute.

Surtout, entre deux gags, le réalisateur insuffle une émotion contenue, une forme de mélancolie, qui est cette «ostalgie» de certains Allemands de l'Est moins pour la vie d'avant, si triste et sans horizon, que pour tous ces repères disparus (une certaine

marque de café ou le programme de télé favori des petits enfants de la RDA...) où s'accrochent les restes d'une identité perdue. **Good Bye Lenin !** est une comédie intelligente, une fable futée, jamais manichéenne. Cela aurait suffi à assurer son succès. Si ce «petit» film, écrit par un scénariste débutant et réalisé par un metteur en scène de modeste réputation, a connu un triomphe sans égal en Allemagne, c'est sans doute parce qu'il reflète bien ce sentiment diffus que la «réunification» allemande, brutalement entrée dans les faits après la chute du Mur, reste toujours en jachère dans les esprits.

Jean-Claude Loiseau

Télérama n°2800 - 13 septembre 2003

Entretien avec le réalisateur

Vous n'avez pas vécu en RDA ; comment avez-vous réussi à reconstituer cet univers ?

La RDA ne m'était pas totalement étrangère parce que je vis à Berlin depuis 1974. Quand j'étais étudiant, j'allais souvent à Berlin-Est parce que les livres y étaient moins chers. Mais, en tant qu'Allemand de l'Ouest, je ne connaissais pas les rituels de l'entrée au cours préparatoire ou des jeunes Pionniers. Chaque semaine, pour **Good Bye Lenin !**, je suis allé discuter avec des Allemands de l'Est dans un café de Prenzlauerberg (Berlin-Est). C'est là que je me suis aperçu que le prototype de l'Allemand de l'Est n'existe pas. Il y avait vingt personnes, et vingt biographies différentes. Il y avait ceux qui avaient l'impression de vivre en prison, et ceux qui se sont accommodés

de la situation et ont plutôt bien vécu. L'essentiel pour l'histoire était de ne pas commettre d'erreur dans les détails. Sinon, on aurait dit «ah, c'est un film de Wessie».

Vous étiez-vous fixé comme mission de faire tomber le Mur dans la tête des Allemands ?

Sûrement pas. Je n'ai pas voulu faire un film sur les relations Est-Ouest. J'ai simplement voulu raconter, sur un ton ironique, les sentiments d'une mère et de son fils au moment de la chute du Mur. Si les Allemands se comprennent mieux après ce film, tant mieux. Mais je revendique ma subjectivité. Je n'ai pas fait un documentaire mais une tragico-comédie.

Depuis la sortie de votre film, des produits comme les cornichons de la Spreewald sont redevenus à la mode, la télévision fait des shows RDA... Etes-vous le père de l'ostalgie ?

Cela m'énerve qu'on m'accole cette étiquette. Je n'ai pas cherché à exploiter un filon. La télévision, elle, n'a qu'une idée en tête : faire des parts de marché. RTL a cherché exactement les mêmes meubles que dans **Good Bye Lenin !** Bel effort d'imagination. Personnellement, je n'ai aucune nostalgie de la RDA. Même pour un gauchiste de l'Ouest, ce régime était à vomir. Je suis content que la RDA n'existe plus.

Ne craignez-vous pas qu'en traitant la RDA sur le mode comique, on oublie que c'était aussi une dictature, avec sa police d'Etat (la Stasi) et ses prisonniers poli-

tiques ?

Habituellement, les metteurs en scène se croient obligés de poser le décor avec le régime communiste, la Stasi et la prison. C'est une façon de se débarrasser de l'histoire que je trouve assez facile. Je n'ai jamais eu la prétention de faire un film sur la complexité du système de la RDA. Bien sûr, il y a eu des phases très autoritaires. Bien sûr, il y a eu de la répression. Mais il y a eu aussi une certaine normalité. Tout le monde n'était pas dissident. Mais tout le monde ne travaillait pas non plus pour la Stasi. Le film raconte l'histoire tragique d'une famille séparée à cause de l'histoire. Pendant onze ans, un fils pense que son père l'a abandonné, et il découvre que la réalité est assez différente. C'est tout aussi intéressant de voir comment une dictature entre dans la vie quotidienne des gens.

Dans votre film, il n'y a pas de conflits de génération. Dans les années 70, les jeunes Ouest-Allemands ont demandé des comptes à leurs parents sur la période nazie. Les jeunes Est-Allemands n'ont-ils pas questionné leurs parents ?

On tombe dans la bataille des historiens qui ont voulu comparer les rouges et les bruns. Il ne faut jamais oublier que les nazis ont planifié l'extermination des juifs. On ne peut pas dire cela des communistes. Il y a eu une perversion de l'idée de départ, le socialisme. Ensuite, les cadres du parti ont abusé de leur pouvoir,

c'est certain. Staline était comme Hitler l'un des plus grands criminels de ce siècle, c'est indiscutable. Mais les communistes est-allemands n'ont jamais poursuivi les gens jusque dans les églises. C'est d'ailleurs pour cela que la dissidence a pu y prendre racine. Marcher sur les églises, cela n'a jamais arrêté les nazis.

Depuis Les Années du Mur de Margarethe von Trotta, en 1994, il n'y avait pas eu de film sur cette période de l'histoire allemande. Pourquoi ?

Il y a toujours des producteurs qui savent mieux que personne si un film aura du succès. Ils m'avaient tous dit que **Good Bye Lenin !** n'avait aucune chance de marcher parce que la réunification était une immense déception pour les Allemands. Tout est devenu tellement difficile et tellement cher. Les étrangers, en revanche, ne comprenaient pas pourquoi les Allemands ne faisaient pas de film sur le Mur... Alors je me suis accroché !

Odile Benyahia-Kouider
Libération 10 septembre 2004

Le réalisateur

Après un cursus universitaire en Histoire et littératures allemande et américaine, Wolfgang Becker commence à travailler comme cadreur à partir de 1983, puis intègre la Deutsche Film und Fernsehakademie de Berlin. Son film de fin d'études,

Schmetterlinge, est sélectionné dans de nombreux festivals et lui vaut un Léopard d'or à Locarno en 1988.

Quelques-uns de ses téléfilms (**Kinderspiele**) remportent un franc succès mais ce n'est qu'en 1997 que Wolfgang Becker s'attaque au long métrage avec **Das Leben ist eine Baustelle** produit par la société X-Filme Creative Pool qu'il a fondée notamment avec le réalisateur Tom Tykwer. Son second long métrage **Good bye Lenin !** (2002) sur un fils qui cache à sa mère est-allemande la chute du mur de Berlin, lui apporte la consécration et une multitude de prix dans son pays.

www.allocine.fr

Filmographie

longs métrages	
Schmetterlinge	1986
Das Leben ist eine Baustelle	1997
Good bye Lenin !	2002

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com